PREMIERE ANNEE. — N° 4. MENSUEL MAI-JUIN 1946.

NOUVEAU

L'exemplaire : 5 fr. ORGANE RÉGIONAL DU MOUVEMENT LIBERTAIRE - Région Sud Abonnements (20 numéros) : 90 fr.

Rédaction-Administration : **J. GAMBARELLI, 8, Rue Sainte-Françoise.** — C.C.P. 217.82, Marseille

PENSÉES DE NOS MILITANTS

...La société anarchiste n'est point un corps de privilégiés, mais une communauté d'égaux, et ce sera pour tous un bonheur très grand dont nous n'avons aujourd'hui aucune idée, de vivre dans un monde où nous ne verrons point d'enfants battus de leurs mères en récitant le catéchisme, point de faméliques demandant un sou, point de prostituées se livrant pour avoir du pain, point d'hommes valides se faisant soldats ou même policiers, parce qu'ils n'ont pas d'autres moyens de gagner leur vie. Réconciliés parce que les intérêts d'argent, de caste, de position, n'en feront pas des ennemis-nés les uns des autres, les hommes pourront étudier ensemble, prendre part, suivant leurs affinités personnelles, aux œuvres collectives de la transformation planétaire, à la rédaction du grand livre des connaissances humaines...

E. RECLUS.

Les RAISONS d'une DÉFAITE

PAR plus d'un million de voix, les « non » ont vaincu les « oui ». S'il y a beaucoup d'électeurs qui ne sont pas revenus de leur défaite, par contre d'autres se sont vite accoutumés à cette victoire pour le moins inattendue et essaient de profiter de l'avance prise pour rétablir, le 2 juin, la situation compromise aux élections d'octobre 1945.

Il nous est facile, à nous libertaires, de juger impartialement les causes de cet échec de la coalition socialo-communiste, puisque nous avons refusé de mêler nos votes tant aux fascistes de droite qu'aux nouveaux jésuites et rigolos de gauche.

Il ne nous était pas possible d'accepter une constitution qui donnait aux lois et aux gouvernants des pouvoirs illimités, mais nous n'avons pas voulu non plus mêler notre refus avec celui d'hommes représentants du fascisme, de la réaction et de l'église.

Notre idéal si pur et si vrai ne peut être sali à des contacts répugnants.

Nous savons par expérience et en étudiant l'histoire, que notre action, qui consiste à aider les peuples à se libérer du joug des exploiteurs et des gouvernants de toutes espèces du carcan des lois immorales qui jouent toujours en faveur des trafiquants, spéculateurs, fraudeurs et puissants de ce monde, n'a que faire du bulletin de vote.

Revenons à nos moutons (ô combien !) ouiouistes et nonistes.

Il reste à savoir si la victoire des « non » prouve que la majorité du peuple de France qui depuis 1920 vote de plus en plus à gauche est devenue brusquement fasciste, réactionnaire et cléricale. Ou si elle s'est laissé leurrer par la propagande hypocrite des représentants des trusts, du capitalisme international et du jésuitisme, qui défendent verbalement depuis quelque temps la liberté et la justice, eux qui en ont toujours été les fossoyeurs.

Tout nous laisse supposer que la victoire des « non », n'en est pas une.

Par contre, la minorité des « oui » est bien une défaite.

(*Lire la suite en 2e page*)

La Confédération Nationale DU TRAVAIL VIENT DE NAITRE

Le samedi 4 mai 1946, des militants syndicalistes révolutionnaires et anarcho-syndicalistes se réunissaient à Paris pour examiner la situation du syndicalisme au sein de la C. G. T.

Ils constataient avec douleur que cette organisation n'était plus qu'un rouage docile de l'Etat, un tremplin pour des luttes politiques, un champ de manœuvres du Parti communiste.

Ils constataient aussi que les dirigeants de la C. G. T. s'opposaient à la lutte de classe, et que les ouvriers se trouvaient de ce fait obligés d'abandonner les avantages matériels acquis de hautte lutte et grâce aux sacrifices de militants probes, sincères, courageux.

En conséquence, le mouvement syndical existant ayant perdu tout moyen d'action, ils décidaient, avec une unanimité sans réserves, de faire revivre le syndicalisme tel que le définissaient les créateurs de la C. G. T. : Pelloutier, Griffuelhes, Pouget.

Pour cela, ils créaient une nouvelle centrale syndicale, qui porterait désormais à son fronton :

INDEPENDANCE ET AUTONOMIE SYNDICALE
LUTTE DE CLASSE
ABOLITION DU SALARIAT ET DU PATRONAT

⁂

La Confédération Nationale du Travail, section française, venait de naître... Elle s'affiliait immédiatement à l'Association Internationale des Travailleurs.

Syndicaliste, tous les espoirs sont permis.

Hier, le syndicalisme était mort en France.

Aujourd'hui, il peut renaître.

Rejoins nos rangs, et au travail...

Vive l'A. I. T. Vive la C. N. T.

APPEL A TOUS LES SYNDICALISTES

La C. G. T. est morte. La C. N. T., créée au cours des Conférences Nationales des 4 et 5 mai, la remplace. Camarade, si tu désires œuvrer au sein d'une organisation syndicaliste révolutionnaire, rejoins nos rangs.

Pour tous renseignements, nous informons qu'une permanence a lieu au 12, rue Pavillon (2e étage), tous les soirs, de 18 h. à 20 heures.

SOUSCRIPTION

Des sommes importantes sont indispensables pour que la propagande entreprise donne, dès maintenant, son maximum d'efficacité.

Pour une C. N. T. puissante, souscrivez !

Première liste : Mariano, 50 ; Joseph et Jacques, 100 ; Girelli, 50 ; Ruys, 60 ; Odin, 50 ; Manuel, 50 ; Bartholomé, 50 ; Puggioli, 50 ; Brugnes, 60 ; Viperay, 100 ; Predieri, 100 ; Gradoni, 100 ; Arru, 500 ; Toggi, 50 ; Puggioli F., 100 ; Lina, 50 ; Rossi, 50 ; Richard, 45 ; Dominiconi, 50. Total : 1.665 francs.

Petites Histoires

par **Aristide LAPEYRE**

CE sont deux toutes petites histoires.

Pour les fêtes de Pâques, dans la banlieue de Bordeaux, un meurtre vient de s'accomplir.

C'était une petite vieille vivant de petites rentes, dans une petite villa, toute seule...

Chaque jour, soigneusement, elle s'enfermait chez elle, après avoir fait péniblement ses provisions dans le quartier.

Elle ne recevait personne, n'avait pas d'affections, pas d'amitiés. Peut-être pieuse, elle profitait d'une semi-paralysie pour ne pas aller à la messe.

Lui, c'était un gaillard au teint cuit, aux yeux d'animal traqué, sans cesse aux aguets. Une jeunesse mal engagée, et il avait tout son passé en de durs travaux et de longues périodes d'emprisonnement. Même, une fois, il avait déjà meurtri.

Avait-il été héros des guerres passées ? Que fut-il dans les rangs des maquisards ? Tueur ? Pillard ? Attentateur ? Combattant ?

Il n'avait pas de travail. Il avait besoin d'argent. La vieille était une proie tentante, avec sa solitude et ses infirmités.

Comment sut-il qu'elle ouvrirait sa porte au nom de la « bonne sœur » ?

Il s'est présenté. Elle a ouvert sa porte. Elle a fait des confidences. Il a exigé l'argent. Elle l'a refusé. Il a menacé. Elle a crié, appelé au secours de ses écus. Pour qu'elle se taise, il a pris n'importe quoi ; a serré la gorge. Elle est morte.

Il n'a pas eu le temps de voler. On est venu. Il a fui. Mais on l'a reconnu. Et la police est allé le chercher.

En prison, il attend le bourreau.

Les soirs, maintenant, les pauvres vieux qui ont lu le journal, ferment leur porte, se retournent dans la rue pour savoir qui les suit, se réveillent, la nuit, au moindre bruit, angoissés. Ils pensent que la police n'empêche

(*Lire la suite à la 2e page*)

Que faire ?

QUESTION que chacun se pose, en ces temps de désordre inconcevable.

Deux mots qui tourmentent l'âme de tous les hommes...

■

La situation est en ce moment désastreuse. Et notre détresse va croissant.

Chaque jour davantage, on nous rationne le pain, la liberté. Chaque jour, l'oppression devient plus violente et odieuse.

Tous les vices inhérents à une société bâtie sur la force et sur l'argent, pèsent aujourd'hui sur chacun de nous avec une brutalité inconnue...

■

« Que faire ? » se demande-t-on alors avec plus ou moins de force...

Le croyant ne croit plus. A quoi pourrait-il croire ? Les dieux ont fait banqueroute, depuis longtemps. Aussi, ne lève-t-il plus les yeux vers le ciel vide. Mais c'est bien en baissant la tête qu'il gémit, désespéré :

« Que faire ? ».

Mon ami communiste, lui, croit encore. Il croit à des génies innombrables qui veillent sur son bonheur. Rien ne l'étonne. Tout est pour lui tactique révolutionnaire, dialectique sociale. Mais comme il n'a pas de tête, comme l'autre il répète, quand la faim le tenaille:

« Mais, que faire alors ?... ».

■

Ainsi, à l'instar de ces deux, avec juste raison, tout le monde se plaint, accuse...

... et va voter.

Oui ! Non ! Non ! Oui ! Que sais-je... Et chaque dimanche, histoire de ne pas en perdre l'habitude.

Tout le monde interroge, anxieux, récrimine, mais...

...on lit « La France », « Rouge-Midi », « La Marseillaise ». A cause du concours.

On écoute Schumann, Thorez, Goutin baver dans les micros leurs vieilles rengaines.

On fête sainte Jehanne, la Libération. Qu'importe, pourvu qu'on danse...

■

Et si quelque lutteur désintéressé veut, dans la tempête, crier la vérité, nous verrons encore la foule le chasser en hurlant :

« Anarchiste... fou... rêveur ! ! ! ».

Curieuse époque, quand même !...

J. GAMBARELLI.

DIMANCHE 26 MAI
à 9 h. précises

AU CINEMA
PALACE SAINT-LAZARE
4, Rue Hoche, 4 MARSEILLE

GRAND MEETING D'AFFIRMATION LIBERTAIRE

ORATEURS :

A. ARRU de la Fédération Locale et **Paul LAPEYRE** du Centre National

La farce électorale

PAR
S. VERGINE

DANS le numéro 87 d'Action, organe qui s'intitule modestement l' « hebdomadaire de l'indépendance française », un nommé Dufriche félicite la C. G. T. d'être devenue une agence de propagande électorale et il donne une explication particulièrement curieuse des origines de ce qu'il appelle l' « apolitisme » du syndicalisme.

Parlant de la controverse qui oppose Marx et Bakounine, il s'extasie devant la science infuse du premier, tandis qu'il dit de Bakounine : « Ce dernier, considérant les ouvriers comme trop ignorants pour s'occuper de grandes questions, limitait leur action à une agitation purement économique ».

Nous ne doutons pas un instant de la bonne foi du citoyen Dufriche. Nous pensons plutôt qu'il détient une certaine dose de cette ignorance dont, comme M. Josse, il parle si pertinemment Pour décrocher quelque bonne place de bedeau dans la sainte église bolchevique, il suffit d'être un homme de « bonne volonté »..., d'une bonne volonté qui ne s'attarde point à considérer les faits situés en dehors de la sainte obédience. De là tous ces pauvres diables qui écrivent au petit bonheur sur des sujets qu'ils ne se donnent point la peine de connaître.

⁂

Bakounine estimait, au contraire, que le peuple pouvait prendre en mains ses intérêts directs et faire sa propre révolution sans pénétrer dans le traquenard des organismes bourgeois. Il écrivait après la création de l' « Association Internationale des Travailleurs » : « *Pour que l'Association ait pu être fondée, il avait fallu que tous ces éléments nécessaires qui la constituent : faits économiques, expériences, aspirations et pensées du prolétariat, se fussent déjà développés à un degré assez intense pour former une base solide. Il avait fallu qu'au sein même du prolétariat il se trouvât déjà, parsemés dans tous les pays, des groupes ou associations d'ouvriers assez avancés pour pouvoir prendre l'initiative de ce grand mouvement de la délivrance du prolétariat* ». (Almanach du Peuple pour 1872).

Par la délivrance du prolétariat, Bakounine entendait la disparition du capitalisme et de l'Etat, ce parasite qui, *selon Marx même,* exploite et entrave *le libre mouvement de la société.* (K Marx, The Civil war in France, Londres 1871).

Mais l'anti-parlementarisme n'est pas une création idiosyncrasique de Bakounine ni un système préconçu de l'idéologie libertaire. L'anti-parlementarisme est le fruit d'une expérience qui ne s'est jamais démentie.

James Guillaume dans son Histoire de l'Internationale (t. 1, page 95) *écrit, en parlant de l'expérience des socialistes suisses :*

« *On voit combien peu la tactique de la non participation au scrutin qui finit par s'imposer à nous à la suite d'une série d'expériences et de déceptions, fut le résultat d'un système préconçu. Tout au contraire nous nous cramponnâmes aux illusions de la politique réformiste aussi longtemps qu'il fut possible...* »

Forts de leur expérience, les socialistes suisses — avant l'adhésion de Bakounine à l'Alliance — disaient déjà: « Voulons-nous continuer le régime de la tutelle politique et le peuple, pour nous, est-il toujours un grand enfant qui a besoin d'être conduit par un petit nombre de sages ? (Le Locle, 13-12-1868). »

Le Congrès roman collectiviste de 1870 déclarait « que tout gouvernement ou Etat politique n'est rien autre chose que l'organisation de l'exploitation bourgeoise et que toute participation de la classe ouvrière à la politique bourgeoise gouvernementale ne peut avoir d'autres résultats que la consolidation de l'ordre de choses existant. »

C'est ce point de vue, tant de fois justifié depuis par les faits, qui prevalait aux débuts de l'Internationale. Mais l'astuce de la bourgeoisie est les appétits de certains militants devaient faire dévier une grande partie des mouvements ouvriers vers la voie d'un réformisme qui ne servit que de soupape de sûreté contre la révolution sociale.

Combien d'éloquents farceurs se sont servis du peuple pour faire leur propre révolution et prendre place parmi les ventres dorés.

Les opportunistes d'aujourd'hui qui affirmaient hier que le suffrage universel n'était qu'un simple moyen d'agitation en font aujourd'hui la grande question. *Pour les innombrables Dufriche de notre pauvre C. G. T., la grande question c'est de mettre à l'engrais une nouvelle équipe de parasites qui vivront au dépens du bon populo et lui fienterons sur le nez comme leurs honorables devanciers...*

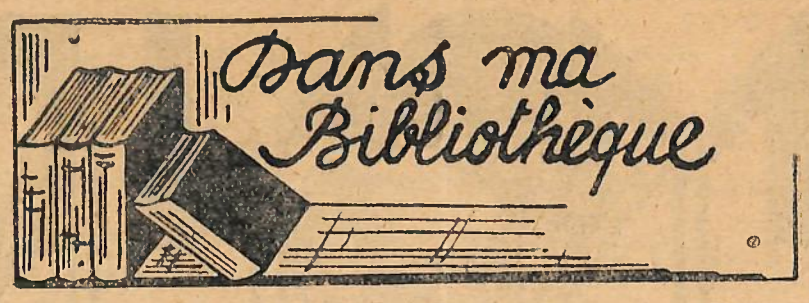
⁂

Il n'est point inutile de rappeler ici cet article d'un fameux révolutionnaire qui écrivait avant de piquer une tête dans la trappe dorée de la bourgeoisie :

« *Depuis quatre-vingts ans que les urnes sont debout en France — dans la France du 10 août 1792 et du 18 mars 1871 — sur les cadavres des insurgés de Février, qu'en est-il sorti ? L'Assemblée Nationale de 1848... la dictature de Cavaignac. La présidence de M. Louis Bonaparte... L'Empire de 1852... la capitulation Trochu-Favre ; et la République conservatrice de 1871... Dans les conditions sociales actuelles, avec l'inégalité économique qui existe, l'égalité poutique, comme l'égalité civile, est un non-sens... De là l'impuissance du suffrage universel, lequel loin d'aider à l'émancipation matérielle et morale des serfs du Capital, n'a pu et ne peut que l'entraver... A l'époque du Cens la bourgeoisie était un état-major sans armée. Le suffrage universel lui a fourni cette armée électorale dont elle avait besoin pour se maintenir au pouvoir.* (Jules Guesde, Almanach pour le Peuple, Saint-Imier. 1873) ».

Depuis que Guesde écrivait ces lignes, la liste des maux sortis de la boîte de Pandore électorale s'est démesurément allongée. La dernière face qui en est issue c'est la grotesque invite au travailleur de retrousser ses manches pour augmenter le profit de ses exploiteurs qui ont encore hélas de beaux jours à vivre !

Le peuple finira-t-il par comprendre que ceux qui veulent sa libération doivent rester dans son sein et non pas tripatouiller dans les salons bourgeois?



A propos du livre : " Le Déshonneur des Poètes "

— *de Benjamin PERET* —

en réponse à " L'Honneur des Poètes "

Recueils de poèmes résistants

Il nous arrive de Mexico un texte de Péret pour nous prouver qu'il existe encore des hommes libres. Ce texte est la réaction naturelle d'un poète après la lecture d'un ramassis de mauvaises jérémiades intitulé dérisoirement: «L'honneur des poètes», paru pendant la clandestinité et dû à la collaboration de quelques troubadours stalino-chrétiens.

Il est inutile d'insister sur la nullité de ces soi-disant poèmes dont le niveau lyrique, comme dit Péret, ne dépasse pas celui de la publicité pharmaceutique. On sait déjà le déclin d'un Eluard depuis qu'il a quitté ses camarades surréalistes. Quant à Aragon, notre poète national, il est toujours égal à lui-même et pour avoir tenté d'être le Maïakowski Français (avec un grand F), il n'est parvenu avec son habituel talent qu'à réincarner Paul Déroulède sur son propre sol national. La grande faute de ces hommes (ils ne sont pas responsables de leur médiocrité) consiste d'après Péret à avoir, pour une cause politique, réduit en esclavage, c'est-à-dire annihilé la poésie.

Ils ont borné sa fonction à celle de moyen de propagande. Et leur cause, fût-elle même la cause de la révolution, qu'ils auraient eu tort.

La poésie, la vraie, est par essence même révolutionnaire, non conformiste, et vouloir l'asservir pour des menées politiques à un parti, c'est en méconnaître le caractère le plus profond. La poésie milite pour la révolution sur son terrain propre et doit conserver sa liberté d'action. Il ne s'agit plus de chanter la liberté, mais il faut savoir chanter librement.

De plus, les responsables de la brochure en question, loin d'être révolutionnaires, eurent le malheur d'exalter trois des traits caractéristiques d'une civilisation réactionnaire : la religion, le chef, la patrie. Les larmes dans les yeux, ils s'apitoyèrent sur le sort de notre doux pays; la gorge serrée, ils devinrent lyriques en pensant au pape Staline, digne représentant de Dieu sur la terre.

Soyons reconnaissant à Benjamin Péret d'avoir une fois pour toutes réglé la question de cet art en régression et ne nous appesantissons plus sur les élucubrations de ces convertis.

A. L.

PETITES HISTOIRES

(Suite de la première page)

pas la mort des pauvres victimes, qu'elle arrive, nécessairement, quand tout est fini. Pour ajouter un cadavre à d'autres cadavres. Et que cela n'est pas rassurant.

Et munis des renseignements du journal, les mauvais garçons étudient le coup, le discutent, se proposent, à l'occasion, d'être plus circonspects que cette brute qui s'est fait prendre et va « payer sa dette à la société ».

Et depuis des siècles, ainsi, pour de l'argent, des hommes pleurent et se lamentent, frissonnent ; d'autres aiguisent leurs armes, s'en vont au bagne ou à l'échafaud...

⁂

La pauvre vieille grand-mère venait de mourir après une très longue vie de pénibles travaux.

Sa petite fille, parmi ses papiers, trouvait un livret de caisse d'épargne à son nom. Bonne grand-mère, dit-elle, m'a laissé un héritage. Chère bonne grand-mère !

Sur le livret, il y avait, avec les intérêts : 600 francs à toucher.

La petite fille sourit, doucement émue quand même, et elle dit encore: Pauvre bonne grand-mère !

Puis elle ajouta : Enfin ! C'est un geste ! Et elle sourit.

Mais comme je ne souriais pas, elle insista : 600 francs...

— Eh ! quel âge avais-tu, dis-je, quand grand-mère a versé pour toi, sur ce livret de caisse d'épargne ?

— Je venais de naître. C'est pour cette occasion...

— Il y a donc 30 ans... Et combien a-t-elle versé, ce jour-là ?

— Deux cent cinquante francs... Pauvre chère grand-mère !

— Et... combien grand-mère gagnait-elle, il y a 30 ans, en travaillant une longue journée ?

— Je ne sais pas...

— Peut-être 2 fr. 50, peut-être moins. Elle a donc, le jour de ta naissance, ô bonne naïveté des humbles, pour quand tu serais grande, confié à l'Etat le produit intégral de cent journées de travail. L'Etat lui a promis un intérêt de 3 p. 100. Bonne grand-mère, qui savait peu compter et était l'honnêteté même, voulait te faire une bonne surprise.

— Combien gagnes-tu, toi, aujourd'hui ?

— Oh ! bien peu : 50 francs par jour.

— Bien peu, en effet. Et les 600 fr. de grand-mère, cela ne représente que... 12 journées de travail.

— Alors ! ! !

— Alors ? Je pense que l'Etat est un rude coquin, une fière canaille puisqu'il a pris à ta grand-mère, il y a trente ans, cent journées de travail, qu'il en a usé sans contrôle, et qu'il prétend, honnêtement, ne te restituer, aujourd'hui, que douze journées.

Je dis que c'est une canaille qui trompe les pauvres vieilles gens qui se privent pour leurs petits, les fait économiser, c'est-à-dire se priver parfois de l'indispensable, et leur vole leurs économies, les détourne de leur destination...

Et je pense aux pauvres vieux qui toute leur vie active ont ainsi confié à l'Etat — ou aux banquiers — de quoi assurer leurs derniers jours contre le faim et le froid, et s'en voient dépouillés presque intégralement, n'ayant que la ressource de s'aller pendre ou noyer...

Et je maudis l'argent...

Aristide LAPEYRE.

Les raisons d'une défaite

(Suite de la 1re page)

Par son vote négatif, une bonne partie de la classe ouvrière s'est refusé d'accepter une constitution qui ne valait pas mieux que la précédente, mais encore de plébisciter des hommes et des partis qui trahissent quotidiennement les aspirations du prolétariat.

Refus d'accepter la politique des bas salaires, du travail aux pièces, de la production à outrance au profit des capitalistes, de la gabégie du ravitaillement.

Refus aussi de remettre le peu de liberté qui nous reste aux mains des staliniens bien capables de la supprimer complètement.

Voilà pourquoi les chefs et sous-chefs des partis socialiste et communiste se rejettent mutuellement les responsabilités de la défaite. Ils s'aperçoivent un peu tard qu'ils ont fait fausse route, et que tromper à jet continu le peuple et les adhérents du parti peut devenir jeu bien dangereux.

Mais, électeurs, attention, ce n'est pas en votant à droite que vous échapperez au danger qui vous guette.

Voter pour la droite par dégoût de la gauche, c'est se sortir de la fosse à purin pour se jeter dans la fosse d'aisance.

Il y a mieux à faire.

Rejoindre les rangs des seuls révolutionnaires qui n'ont rien abdiqué ni de leur passé, ni de leur idéal, ni des lutte à mener : les libertaires.

Lutter quotidiennement avec nous. c'est tenter de faire augmenter les salaires en rapport du coût de la vie, de revenir aux 40 heures, de passer des nationalisations aux socialisations, c'est préparer une société où l'homme ne sera plus la bête de somme d'un autre homme.

C'est aussi préparer l'avenir de nos enfants par une guerre, sans merci, contre les fauteurs de guerre.

Toi qui votes avec tes ennemis, toi qui votes avec dégoût, toi qui t'abstiens, viens grossir le noyau des militants libertaires.

Cinq millions d'anarchistes réaliseront ce que 19 millions de votants socialo-communistes n'ont pas fait.

A. ARRU.

SYNDICALISME

par Pierre BESNARD

Les six affirmations capitales de la Charte d'Amiens

Dans le dernier numéro du *Monde Nouveau*, j'ai indiqué que la Charte d'Amiens contenait six affirmations capitales, qui en constituent tout le texte. J'ai, en outre, déclaré que j'examinerai ces six parties au cours de mon prochain article. C'est ce que je vais faire immédiatement.

1° Je dis bien que la charte du syndicalisme affirme, dans son paragraphe 1er: « *La C.G.T. groupe, en dehors de toute école politique, tous les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du patronat.* » Elle fait une affirmation d'unité parfaitement caractérisée et sur le seul terrain où celle-ci peut être féconde, c'est-à-dire sur le terrain spécifique de classe, sur celui des réalités quotidiennes et non des fictions idéologiques et politiques. Elle détermine le cadre où cette unité doit jouer, à l'exclusion de tout autre, et indique que cette unité, pour durer et être féconde, ne saurait à aucun moment, changer de cadre. Enfin, elle précise sur quel point et pour quel but cette unité se forge : *pour la disparition du salariat.*

Qui peut trouver quoi que ce soit à reprendre à ce texte ? Personne, de bonne foi !

2° En déclarant: « *Le Congrès considère que cette affirmation est une reconnaissance de la lutte de classe qui oppose, sur le terrain économique, les travailleurs en révolte contre toutes les formes d'exploitation tant matérielles que morales mises en œuvre par le capitalisme contre la classe ouvrière* », les assises confédérales d'Amiens ont tenu à bien préciser, après le but, le terrain de lutte naturel du syndicalisme ; à indiquer que cette lutte était double, c'est-à-dire matérielle et morale et que c'était seulement sur ce terrain et contre ces forces qu'ils devaient diriger ses coups. C'est aussi net que précis.

3° En affirmant que la lutte que doit mener le syndicalisme est double: quotidienne et d'avenir, les congressistes d'Amiens ont voulu marquer leur ferme volonté d'avoir constamment les pieds sur la terre, sans cesser de poursuivre leur besogne d'affranchissement intégral. Quoi de plus réel, de plus solide dans cette affirmation qui expose si clairement la tâche du syndicalisme dès aujourd'hui ?

4° La quatrième affirmation est peut-être, de toutes, celle qui contient toute la doctrine du syndicalisme. Elle assigne, au syndicat, son rôle constructif dans la Révolution, en déclarant « *que le syndicat, aujourd'hui groupement de résistance, sera demain le groupement de production et de répartition, base de la réorganisation sociale* ».

Où peut-on trouver un texte qui exprime mieux que celui-ci les tâches constructives et révolutionnaires du syndicalisme ? N'y a-t-il pas là toute la pensée de tous les doctrinaires du syndicalisme ? Peut-on dire encore que le syndicalisme est exclusivement un mouvement créé pour la défense des conquêtes matérielles, après une affirmation de doctrine aussi nette, caractéristique et vigoureuse ?

5° De même, lorsque le Congrès d'Amiens déclarait que le seul moyen d'action du syndicalisme était l'action directe et spécifiait que la grève générale était le summum de cette action, il entendait proclamer qu'il n'attendait rien que de celle-ci et, après avoir indiqué successivement le terrain, le cadre, le but de cette dernière, il achevait de compléter sa doctrine en spécifiant le moyen ; il faisait un TOUT de cette doctrine, un tout imbattable et irrécusable.

Dans le même paragraphe, il indiquait comment cette action directe devait, pour être efficace, se dérouler en dehors des partis et des sectes... « *qui, en dehors de tout liberté, peuvent poursuivre la transformation sociale* ».

N'est-ce pas la caractéristique essentielle de l'action syndicale ? N'est-ce pas aussi le champ sur lequel elle peut s'exercer le plus utilement et le seul sur lequel elle puisse être fructueuse ?

Enfin, lorsque le Congrès d'Amiens a fait défense aux syndiqués et aux partis de s'introduire par effraction dans le mouvement syndical, par le canal de leurs hommes et de leurs idéologies, n'a-t-il pas fait preuve de clairvoyance et de sagesse? N'était-ce pas dire, par avance, aux uns et aux autres que le seul moyen de conserver au syndicalisme sa pureté de classe, son originalité, sa puissance d'action résidait dans son maintien hors des luttes de partis, qui dressent les uns contre les autres, politiquement, des travailleurs qui ont des intérêts communs et des buts concordants? N'était-ce pas encore proclamer que le syndicalisme se refusait à devenir le champ clos où se dérouleraient les luttes partisanes au grand dam des travailleurs ?

Que reste-t-il de tout cela, après la tenue du Congrès confédéral dernier ? Très exactement rien !

L'unité de la C.G.T. est détruite : la lutte de classe est rejetée au profit de la lutte politique et de l'action gouvernementale ; les revendications ne sont plus soutenues par la C. G. T. parce que cette action gênerait et les partis dits « ouvriers » et le gouvernement qu'ils ont formé ; le syndicat n'est plus un groupement destiné à organiser la production et la répartition, mais un appendice du pouvoir ; les partis communiste et socialiste ont fait de la C.G.T. leur chose et se disputent dans son sein la direction de la classe ouvrière ; quant à l'action directe elle est morte et remplacée par *l'inaction* parlementaire et toutes les affirmations de la Charte d'Amiens n'existent plus. On en peut conclure que le syndicalisme est mort et que, pour le faire revivre, il faut, de *toute urgence*, constituer la *CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL*, qui lui permettra de s'exprimer et de se réaliser.

C'est un devoir impérieux pour les hommes de nos générations.

Et le plus grand pour les travailleurs dignes de ce nom.

LA GRÈVE DES TYPOS MARSEILLAIS

Depuis cinq semaines, les gros requins du labeur sont toujours décidés à ne pas accorder à leurs ouvriers les augmentations que presque tous les petits patrons ont accepté de leur verser.

Ces affameurs se retranchent derrière les décrets Croizat, relatifs au blocage des salaires.

Les Communistes défendent donc toujours gentiment les exploiteurs du peuple !

Mais la solidarité du Livre n'est pas un vain mot, et la Presse, qui a obtenu enfin satisfaction, aide largement, avec le concours des autres sections du Livre, les camarades du Labeur dans leur action revendicative.

Le Capitalisme, toujours aussi indécent, leur montre **plus que jamais ses tares** : il reste cupide, égoïste, inhumain.

Ayant fait du Monde un charnier, l'équivalence de ses crimes l'amènera chaque jour un peu plus vers son néant !

Et tous ceux qui produisent pourront à sa disparition, connaître la joie de vivre dans un monde qui, enfin, les respectera.

James BLANCHARD.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

TERREUR EN BULGARIE

Au mois de décembre 1944, la Fédération Anarchiste Bulgare avait commencé à éditer un journal sous le titre « Rabotnitchesca Missal », (La Pensée ouvrière), mais après quatre mois cette publication fut supprimée par le ministère de l'intérieur, c'est-à-dire les Communistes. Après cela, les communistes commençaient à prendre toute une série de mesures contre les militants de la Fédération Anarchiste. D'abord, on ferma tous les locaux de l'organisation et dans certaines villes et beaucoup de villages, comme par exemple à Plovdic et à Pavel-Bagna, on arrêta aussi tous les camarades qu'on trouvait au siège de la Fédération. Quand nous demandions des explications pour motiver ces mesures brutales prises contre nos camarades, en contradiction ouverte à la proclamation des libertés de presse, de réunion, d'organisation et de pensée par le Front patriotique, le 9 septembre, on nous répondait partout : adressez-vous au Comité Central du Parti Communiste! Et en dépit de toutes nos protestations, les persécutions contre notre mouvement continuaient, d'accord avec les ordres du Comité Central du Parti Communiste...

Pour prendre position vis-à-vis de cette situation, la Fédération Anarchiste convoqua une conférence extraordinaire. Mais le 10 mars 1945, c'est-à-dire au premier jour de cette conférence, tous les délégués y réunis, à savoir 90 camarades furent arrêtés par la milice communiste. Quelques-uns des camarades étaient alors enfermés pendant 14 jours, et tous les autres étaient envoyés dans des camps de concentration où ils étaient forcés à de durs travaux, dans une atmosphère d'esclavage physique et moral. Sous la direction des milices communistes, nos camarades y étaient soumis à un régime de terreur effroyable. On employait, par exemple, la torture suivante contre nos camarades. Quand un des internés devait faire ses besoins, les miliciens l'envoyaient au lavabo où seul il devait rester cinq secondes, pendant que les gardiens comptaient un, deux, trois, etc. ; ceux qui n'avaient pas fini après le temps fixé, étaient brutalement battus. Plusieurs camarades tombaient malades. Mais cela n'empêchait point la milice « populaire » de les retenir dans les camps de concentration, où ils ne recevaient ni couvertures ni manteaux.

Au même temps, ceux des camarades qui se trouvaient encore en liberté, envoyaient des délégations aux ministres et aux dirigeants des partis de gouvernement pour exiger la mise en liberté des camarades internés. Mais tous nos efforts étaient en vain. Partout on nous répondait : Adressez-vous au Comité Central du Parti Communiste ! Et aussitôt que nous tâchions d'entrer en contact avec ce comité tout-puissant, on trouvait un moyen pour nous renvoyer.

Il faut remarquer qu'il y avait parmi les militants libertaires internés, des camarades qui avaient passé des années entières dans la lutte contre les fascistes, d'autres qui étaient intervenus dans la révolution espagnole en 1936, d'autres qui avaient été condamnés à mort et qui avaient passé dix ans en prison, en compagnie des dirigeants communistes qui aujourd'hui se trouvent au gouvernement du pays. Presque tous les militants arrêtés en 1945 s'étaient trouvés avant dans des prisons et des camps de concentration fascistes.

Mais le 26 août, sous la pression des Etats-Unis et de l'Angleterre, le gouvernement était obligé de permettre des élections générales, et le régime policier fut un peu soulagé. Tous nos camarades étaient mis en liberté, quelques-uns après avoir été battus d'une façon terrible. Pendant quelque temps, on permettait la publication de la presse libertaire, et le grand intérêt qu'il y avait pour notre mouvement résulte du fait que le journal « La pensée ouvrière », qui avant, avait eu une édition de 7.000 exemplaires, montait à 30.000, ce qui est beaucoup pour un petit pays. Mais voilà aussi pourquoi les communistes supprimèrent de nouveau le journal de la Fédération anarchiste. Le journal continue d'être supprimé encore aujourd'hui...

(*Extrait de A.I.T.. — Service de Presse n° 6*).

Camarade, lis et diffuse :

NOTRE PRESSE :
Le Libertaire.
Ce qu'il faut dire.
L'Action Syndicaliste.
Monde Nouveau.

NOS BROCHURES :
Les Libertaires et le Problème Social.
Le Syndicalisme et l'Etat.

NOS PETITS CAHIERS :
N° 1. Avertissement.
N° 2. Notre Faiblesse et notre Force.
N° 3. Ce que prétendent les libertaires.
N° 4. Ce que préconisent les Libertaires.

Les brochures sont vendues au prix de 15 fr. ; les petits cahiers au prix de 5 fr. Adresser commande au journal.

Pour "MONDE-NOUVEAU"

4e liste de souscription

De Marseille : Mouscallegra ..	50
De Bastia : Aben	410
De Langon : Prévotel	20
D'Aimargues : Perrier	20
De Villeneuve : Pellecuer	20
Groupe Anarchiste de la Vallée de Séon	50
Du Barrage : Montagut	100
D'Agen : Noël	50
Total	720
Total des listes précédentes ..	17.380
Total général	18.100

BULLETIN D'ABONNEMENT ET DE SOUSCRIPTION

Désirant m'abonner pour 20 numéros à **Monde-Nouveau**, *je joins à cet effet quatre-vingt-dix francs.*

J'ajoute la somme de ..... *destinée à la souscription (facultatif).*

NOM .....

PRÉNOM .....

ADRESSE .....

Adresser les fonds à **Joseph Gambarelli**, *8, rue Sainte-Françoise, Marseille - Compte-Chèque-Postal 217-82, Marseille.*

S'abonner, souscrire est le meilleur moyen de nous aider.
C'est aussi l'unique ressource du journal.
MILITANTS, SYMPATHISANTS, HATEZ-VOUS !

LA VIE DU MOUVEMENT

Fédération locale de Marseille

12, Rue Pavillon (2e Etage)

DIMANCHE 2 JUIN 1946 A 9 HEURES
12, rue Pavillon

Assemblée Générale

Ordre du jour :

Rapport du secrétaire ;
Rapport du trésorier ;
Renouvellement du bureau.

Présence indispensable

REUNIONS

Tous les vendredis, à 20 h. 30. Présence indispensable.

PERMANENCES

Nous rappelons nos permanences des lundis et samedis, de 18 h. 30 à 19 h. 30. Vente librairie.

LOCAL

Nous cherchons activement un local, afin de développer nos forces et notre propagande.

A ce jour, nous avons déjà recueilli la somme de 13.000 francs.

Camarades, aidez-nous ! Aidez-nous !

BIBLIOTHEQUE

Une bibliothèque est enfin créée.

Pour l'enrichir, apportez-nous livres et brochures.

Jeunesses Libertaires

REUNIONS

Tous les samedis, à 17 heures, rue Pavillon, 12.

DIFFUSION DE LA PRESSE

Le samedi, à 14 h. 30 et le dimanche, à 9 heures, vente de journaux. Présence indispensable.

NOS GROUPES

SAINT-HENRI

LUNDI 27 MAI 1946, à 20 h. 30
à la salle Vincenti

CONFÉRENCE

par
PAUL LAPEYRE

Vous êtes cordialement invité.

Les camarades sympathisants désirant militer au sein du groupe anarchiste de la Vallée de Séon sont priés de se mettre en relation avec Couissinier, 12, boulevard d'Annam, Saint-Henri.

⁂

SAINT-LOUIS

Réunion tous les lundis, au bar de l'Union, à partir de 18 h. 30.

⁂

MADRAGUE

Le groupe Kronstadt, de la Madrague-de-Montredon, se réunit tous les samedis, à partir de 20 heures, au bar du Bon-Accueil, 93, chemin de la Madrague.

⁂

PONT-DE-VIVAUX
LA TIMONE, ST-LOUP

Réunion tous les jeudis, de 19 h. à 21 h., au bar du Petit-Caveau, route Nationale, Pont-de-Vivaux.

DANS NOTRE RÉGION

LA CIOTAT

MARDI 28 MAI 1946, à 18 heures
dans la salle
du Théâtre Municipal

CONFÉRENCE

par
PAUL LAPEYRE

Vous êtes cordialement invités.

⁂

PERTUIS

Tous les sympathisants sont invités à se mettre en relations avec le camarade Chanavas, rue Durance, Pertuis.

⁂

AIX-EN-PROVENCE

Pour tout ce qui concerne le groupe d'Aix, s'adresser au bar Terminus (arrêt du tram), les mardis et vendredis, à 20 heures 30.

MERCREDI 29 MAI, à 20 h. 30
Salle des États Généraux

CONFÉRENCE

par
PAUL LAPEYRE

Vous êtes cordialement invités

⁂

ROMANS

Mercredi 5 juin, à 20 h. 30, au Cochon de Lait, 33, place Jacquemard, controverse entre camarades : Les Libertaires et la question sociale.

AVIGNON

Le 27 avril, E. Juhel, de l'Association Internationale des Travailleurs, a fait un magnifique exposé sur : « Les syndicalistes et la transformation sociale ». C'est notre camarade E. Chausson qui présidait la réunion, à l'issue de laquelle il fut décidé la constitution d'un groupe anarcho-syndicaliste à Avignon.

A l'occasion du referendum, une grosse campagne par affiches a été effectuée.

Les ballades champêtres, si heureusement inaugurées le lundi de Pâques, se poursuivront à un rythme accru en mai et en juin. Les sympathisants sont cordialement invités à y prendre part.

Le groupe libertaire tient une réunion hebdomadaire le samedi, à 20 h. 30, bar de l'Hôtel-de-Ville, place de l'Horloge.

Toute la correspondance doit être adressée au secrétaire Gay, 8, rue de la Tarasque.

⁂

NICE

Les camarades de Nice font un appel pressant à tous les militants libertaires et les prient de se mettre en relations avec Constant, 48, avenue Borriglione, Nice.

⁂

MONTPELLIER

GROUPE SPARTACUS

Réunion tous les samedis à partir de 20 heures, au bar des Remparts.

⁂

THIERS

(Puy-de-Dôme)

Pour la région de Thiers, les camarades peuvent se mettre en relation avec Dugne, aux Fichardies.

LA HONTE DES SIÈCLES

par **ABECASSIS**

(Suite des extraits. — Voir « Monde Nouveau », n°s 1, 2 et 3).

Abordons l'histoire de Joseph.

Le morceau étant d'importance, je me considère obligé de rappeler que mon étude n'est pas une critique littéraire ou historique. Je me suis permis, tout simplement, de montrer la Bible dans son manquement aux principes de la justice humaine et de la morale élémentaire.

Joseph est vendu par ses frères à des marchands d'esclaves.

La femme du maître qui le racheta à ces derniers, le trouve si beau qu'elle le voudrait pour amant. Mais lui ne veut rien entendre. Aussi, pour ne pas avoir voulu coucher avec elle, elle l'accuse auprès de son mari de l'avoir offensée.

Joseph est jeté en prison où il reste deux ans.

L'histoire est charmante : des frères qui vendent leur frère ; une maîtresse qui s'amourache de son valet et le fait mettre en prison injustement... Trois sortes de crimes en quelques lignes !

Ainsi, sans la mise en vente de Joseph par ses frères, sans les ardeurs amoureuses de sa patronne, le Pharaon n'aurait pas connu l'explication de son rêve et le peuple égyptien ne serait pas tombé dans le dénuement le plus effroyable.

Pendant son emprisonnement, Joseph fit connaissance avec l'échanson (sommelier) du Pharaon, accusé injustement d'un forfait qu'il n'a pas commis. Une nuit, celui-ci fit un songe qu'il raconta le lendemain à Joseph. Ce dernier lui expliqua le rêve dans le sens de sa libération prochaine. La chose se réalisa, en effet, quelques jours après.

Pour remercier Joseph, l'échanson lui promit de parler en sa faveur au Pharaon. Mais il oublia sa promesse. Et notre Joseph restait toujours en prison.

Quelque temps après, le Pharaon faisait son fameux songe de sept vaches grasses et sept vaches maigres.

> *Le matin, Pharaon eut l'esprit agité, et il fit appeler tous les magiciens et tous les sages de l'Egypte. Il leur raconta son rêve. Mais personne ne put l'expliquer à Pharaon.*
>
> (*GENESE, Chap. XLI*, 8).

C'est alors que l'échanson parla de Joseph.

Celui-ci fut appelé auprès du Pharaon. Et grâce à l'inspiration divine qui guida son esprit, il put donner au songe la signification que celui-ci comportait.

Les sept vaches grasses signifiaient sept années d'abondance, et les sept maigres le même nombre d'années de sécheresse.

Dieu venait ainsi, par le truchement d'un songe, informer de sa décision le Pharaon d'Egypte.

Quant à savoir dans quel but Dieu avait pris ce parti, nul ne le sait.

Ayant satisfait le Pharaon, Joseph lui conseilla de trouver un homme sage et le charger de centraliser sur plusieurs points du territoire la récolte des champs d'alentour.

Voyant tant de sagesse chez Joseph lui-même, le Pharaon le désigna et lui délégua son pouvoir pour l'accomplissement de cette tâche.

Les sept années d'abondance sont révolues. Les greniers du roi, placés dans toutes les villes, regorgent de blé.

Nous voilà à la deuxième année de sécheresse. La famine fait déjà sentir ses effets pernicieux.

C'est le moment que l'inspiré de Dieu choisira pour mettre en pratique la spéculation la plus inhumaine que l'histoire des peuples ait jamais connue.

En effet, au terme de ses premiers échanges, Joseph fit entrer contre son blé tout l'argent du pays dans les caisses du roi.

N'ayant plus d'argent, les Egyptiens vinrent trouver Joseph et lui dirent : « Donne-nous du pain ! Pourquoi mourrions-nous en ta présence ? Car l'argent manque ».

« Donnez vos troupeaux, si l'argent manque », répondit Joseph.

Ils amenèrent leurs troupeaux et ils eurent ainsi du pain cette année-là.

La famine continuait toujours à désoler le pays. Le peuple n'ayant plus rien à offrir en échange du blé, se vit contraint de vendre ses terres à Joseph.

Enfin, la septième année arriva. Les Egyptiens, dépossédés de tout, n'avaient plus que leurs personnes à vendre. Joseph les acheta pour le compte du Pharaon et ils devinrent ainsi des esclaves.

Etait-ce là le but recherché par Dieu ? Plonger tout un peuple dans le dénuement... Faire perdre aux hommes jusqu'à la possession de leur être et les contraindre à cultiver désormais la terre de leurs pères, leur propre terre, pour le compte d'un autre à qui ils devront verser le cinquième du produit de leur sueur, quelle que soit la quantité récoltée... Car il n'est pas dit qu'il sera tenu compte du besoin vital lorsque la récolte sera déficitaire.

Il est étrange que la Bible, qui s'attarde souvent au plus petit détail (tel que celui de nous prévenir que seuls les domaines des prêtres étaient exempts de cet impôt), n'ait pas senti le besoin d'apporter à cette détresse quelque sentiment d'humanité dans la narration. Il semble que l'inspiration divine se complaise à rapporter cette histoire dans toute sa rigueur et la sécheresse des sentiments.

Et, d'autre part, si notre remarque n'est pas exacte, comment pourrait-on expliquer le transfert des populations d'une région à une autre, ordonné par Joseph, sinon par le soin d'éviter les risques de révolte qu'allaient provoquer ces mesures infâmes ?

Joseph n'agissait-il pas dans ces circonstances comme ces conquérants de toutes les époques qui, pour mieux dominer les peuples conquis, leur faisaient changer de résidence ?

On me dira que cela n'est qu'un conte. Je ne demande pas mieux que d'y croire. Et j'y ajoute que ce conte émane d'une tribu de bergers qui fit de l'un des siens un héros écrasant le travailleur de la terre.

Ce conte est tout à fait « dans la ligne » de l'histoire d'Adam déchu et condamné à travailler la terre.

Il est également dans la ligne de Caïn repoussé par Dieu parce que ses offrandes venaient de la terre.

Dans celle, aussi, d'Esaü à qui est ravie par des moyens malhonnêtes, la bénédiction d'Isaac, son père, par Jacob, le berger.

Dans celle de Moïse, berger chez Iéthro.

Dans celle de David le berger...

Concluons sur ce conte que d'aucuns appellent « charmant ».

Voyons : est-il possible pour nous, hommes modernes, d'accepter, de sanctifier, d'adorer comme sacré, beau et grand tout ce que pense une tribu de nomades telle qu'on en voit, encore de nos jours, sous les tentes en Asie et en Afrique du Nord? Réfléchissons un instant sur les « principes », mœurs et coutumes qui régissent ces primitifs pleins de poux, sales et fainéants à l'extrême, et nous verrons dans quel état d'idiotie nous sommes tombés...

. . . . . .

XIX

Entre temps, Moïse a terminé avec l'Eternel. Il venait de recevoir les dix commandements gravés sur la pierre par Dieu lui-même et parmi lesquels figurait le fameux

« TU NE TUERAS POINT »

La concision de ce commandement fait toute sa grandeur.

Cri assourdissant qui saisit le cœur et arrête le bras de l'assassin.

Cri de la conscience humaine.

Cri des grands fondateurs de la morale.

Commandement suprême qui n'a pas besoin de commentaires.

Jugement ferme, exprimé par le plus grand, le plus sublime arrêt de la pensée humaine.

Et c'est Moïse, le messager de Dieu — lui, porteur de ce commandement — qui le premier le transgressera !

En effet, à la vue du peuple se donnant à l'idolâtrie, Moïse brise les tables de la loi, se place à la porte du camp et dit :

> *A moi ceux qui sont pour l'Eternel ! Que chacun de vous prenne son glaive ! Traversez et parcourez le camp d'une porte à l'autre, et que chacun tue au besoin son frère, son ami, son parent !...*
>
> (*EXODE, XXXII*, 26-28)

Vingt-trois mille personnes parmi le peuple périrent ce jour-là.

Un sanglot vous saisit à la gorge quand vous vous imaginez l'alignement de ces vingt-trois mille cadavres jonchant le sol.

Assassinat collectif rapporté par la Bible dans un langage sec, sanguinaire.

Et c'est Moïse ! Moïse, ce législateur dont la gloire (chez les Juifs) est immortelle, qui en fut l'auteur.

(*A suivre*)

VOUS TROUVEREZ NOS JOURNAUX

Le Libertaire,

Monde Nouveau,

Ce Qu'il Faut Dire,

La Bataille Syndicaliste,

au kiosque du boulevard Garibaldi, en face le « Coiffeur Maurice » ;

au kiosque du cours Belsunce, en face les « Chaussures André » ;

au kiosque de La Timone, place Valentin-Pignol.

Le gérant : G. DUPONT.

Imprimerie spéciale de *Monde Nouveau*.